

Brèves littéraires

Brèves

La leçon de silence

Extraits

François Charron

Volume 11, Number 1, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charron, F. (1996). La leçon de silence : extraits. *Brèves littéraires*, 11(1), 28–33.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FRANÇOIS CHARRON**La leçon de silence**

(extraits)

Une chandelle brûle.
Tout redevient un.
La plus petite parcelle de lumière
renouvelle le secret de la beauté.

Encore chaude, la mémoire alanguie fusionne
avec l'éclat d'une eau tranchante;
elle atteint la précision d'une œuvre paradoxale
à restituer au soleil.

Ce qui émane de la précieuse noirceur du sang
(je vous dis toujours ce que je sens :
cette tendre démesure du bonheur)
est le parfait murmure d'une aurore sans date
à reconnaître, à adorer.

Une quantité d'exemples quotidiens
t'enseigne la solitude à accomplir
avant d'écrire ou de penser.

La main du hasard fume contre un arbre,
elle ravive la vérité floue et insolente
de l'émotion qui se crée
(l'impolitesse de brusquement s'en aller
à partout quelque chose de lumineux).

Souviens-toi que tu respirez
en niant les siècles.
Souviens-toi que ton regard
impossible à résumer
dans un dernier désir
s'élèvera jusqu'aux astres.

Il aura fallu que l'invisible
t'inonde plusieurs fois de candeur
pour que tu apprennes à lancer de l'or
aux dangereuses incertitudes.

Apportez-moi un verre de vin
pour éclairer mes lèvres.

Laissez-moi me redécouvrir
à travers deux ou trois offenses
tout en demeurant inapprochable.

Couchez-moi sur la terre aérienne
afin que je puisse sans bruit admirer
ma part de nuages.

Et surtout, oh oui surtout,
lisez-moi des histoires délicates
où rire, rêver, s'enivrer
donne à la nature originelle
le privilège terrifiant
de ne laisser aucune trace.

Dans l'implosion d'une lecture récente
le pont entre l'homme et son image idéale
a tremblé (personne, en ce moment,
ne s'aperçoit du miracle).

Dans la clairière du soi, vous savez,
là où nous sommes toujours prêts à nous identifier,
une foule affligée se promène;
elle se fatigue, elle s'étourdit, elle a soif,
mais elle ne peut pas boire
(mon fantôme qui s'énervé
— victime d'une très pressante dévotion —
pourrait se mettre à creuser la vapeur passante
ou partir à la recherche de son corps).

Assommé de transparence et d'amour,
et sans même me demander où commencent
et où s'achèvent mes limites,
je m'unis à la transcendance affolante de l'herbe,
à l'intériorité sans discours d'un rideau qui s'ouvre,
aux amants farouches, abandonnés, exubérants,
qui ne savent plus tolérer que l'essentiel.

Ni renseignement, ni abri, ni pudeur :
voilà que la dure priorité du je se renverse,
voilà que le grand acteur idéologique
se fend peu à peu.

Après avoir rejeté le passé, le présent et l'avenir
nous sondons les dispositions de la poussière profonde,
nous réévaluons la quintessence de notre radicale
[indécision,
nous soufflons sur les cent mille bougies
pour nous rendre là où se dirigent tous les objets.

Avec la pauvreté nécessaire, n'est-ce pas,
nous aurons connu cette distance minimale
d'un non-agir doucement bleu où tinte
l'impermanence de l'homme.

Avec la pauvreté nécessaire, n'est-ce pas,
nous aurons assisté à ce langage radieux et négligé
d'une neige très pure enfin dissoute.

On s'en tient à la ferveur d'un désœuvrement rêvé,
on s'avance dépourvu de rampe vers la légèreté
[nouvelle,
on se sent prêt, enfin, à désertier richement
les morts au fond des mots.

Sous nos yeux d'éternel débutant
(une étincelle en déroute chaque fois nous est dédiée),
loin des écoles où chargés du feu aimant nous flânons,
avoir un grand rôle sérieux — quelle misère ! —
reste le meilleur moyen d'enterrer
le long voyage du soleil à l'intérieur de nous-même.

Sans discrimination aucune
on se contente de lutter en plein vol
ou alors de se contredire carrément.

Le couteau qui lacère déjà la nuit
nous encourage, et quel qu'en soit le prix,
à passer et repasser à travers
la difficulté merveilleuse des choses.